

que *Galliæ à Deodatus*, *Galliam deo reddidit*, est un peu trop brillant pour un ouvrage dans lequel la simplicité doit régner partout. Je ne parle point de *Domavit*, que vous avez corrigé. A l'égard des autres poesies latines que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser par notre Académie, je suis persuadé que quand vous les relirez, vous y apercevrez quelques négligences qui vous sont échappées dans le feu et dans la rapidité de la composition. Par exemple, dans la fable du Renard et du Buste, que direz-vous de ce vers : *Externam speciem; effatum applicat illis*, dans lequel vous n'avez point pris garde aux deux élisions qui se font dans la dernière syllabe des mots *speciem* et *effatum*. Car je suppose que vous savez que la lettre M. s'élide à la fin d'un mot, quand elle est suivie d'une voyelle au commencement du mot suivant. De sorte que votre vers n'a que cinq pieds, au lieu de six. Dans l'*Umbra Santolii* vous dites vers la fin : *Atque academiæ dominos*. Ou avez vous trouvé que la penultieme syllabe d'*Academia*, soit longue ? Dans la traduction du passage du Rhin, que vous intitulez d'une manière peu latine, *Transitus ad Rhenum*, vous commencez le dixième vers ainsi : *Cepit et Rimbergi*, faisant un dactyle de *Cepit et*, quoique cette particule *et* soit suivie d'une consone. D'ailleurs votre copiste a écrit *cæpil*, pour *cepit* ; et il a bien fait d'autres fautes qui ne sont pas sur votre compte. Je passe à la fable du *Rat hermite* (1), où dans le 9^e vers vous faites brève la première syllabe de *murium*, quoique dans le 16.^e vous fassiez longue cette même syllabe dans *mère*. Je ne parle pas des fautes contre la latinité, comme celle-ci dans la même fable : *Vos deus alme juvet*, et quantité d'autres, que vous corrigerez aisément quand vous en voudrez prendre la peine. Vous avez souhaité que je vous disse mon sentiment, et je le fais avec cette franchise que les amis sincères se doivent les uns aux autres. Permettez-moi d'ajouter à cette qualité les assurances de l'attachement respectueux avec lequel je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BROSSETTE.

A Lion ce 16 janvier 1710.

(1) Cette fable, en vers latins, se trouve dans le tom. III, des OEUVRES de GACON, aux manuscrits de la Bibliothèque de cette ville ; elle est intitulée : *MUS IN CASEO* ; c'est la traduction d'une fable de La Fontaine. C.